

# La brebis cachée

Robert Walser (1878-1956)

● ● ● Gérard Joulé, *Epalinges*

Dans la littérature suisse alémanique, Jérémie Gotthelf et Robert Walser occupent pour nous une niche à part. Il y a bien sûr aussi G. Keller et C.F. Meyer, et il y a au XX<sup>e</sup> siècle Dürrenmatt et Frisch, mais ceux qui nous touchent le plus sont le Bernois et le Biennois.

Par « brebis cachée », j'entends surtout perdue dans le tourbillon, ou plus exactement dans le moutonnement laineux de ses pensées et de ses sentiments, au point qu'il n'arrivait plus à vivre comme un homme ordinaire - lui, le plus ordinaire de tous les hommes -, comme un homme qui se conduit tout seul dans la vie avec Internet pour seule boussole. Non, Robert Walser était encore du temps des diligences, de la marche à pied et des dimanches où l'on allait en famille le matin à l'église ou au temple, et l'après-midi en balade sur les chemins de terre de campagne.

Robert Walser fut peut-être l'homme le plus impropre à vivre sur la terre, et pourtant c'est cette terre et, si j'ose dire, le monde d'en bas qu'il célébra et qu'il affectionna de préférence à celui d'en haut.

Il aimait à être serviteur, il aimait à recevoir des ordres auxquels il obéissait dans la mesure du possible. Mais il ne s'agissait pas là d'un jeu pervers de carnaval où maîtres et serviteurs échangent leur place. Robert Walser était né serviteur. Aussi, après avoir écrit trois romans dans les années '20, qui lui valurent un début de notoriété du temps où il vivait

en Allemagne, il se rapatria chez lui et décida de son plein gré de passer les quarante dernières années de sa vie dans une institution qui n'était pas l'*Institut Benjamin*, titre de son livre le plus connu, mais l'hospice cantonal d'Appenzell, à Herisau. Il continua à y faire de longues marches dans la campagne et à noircir des feuillets sans souci de publication. Le fait est qu'après avoir écrit ses trois romans avec une rapidité surprenante, il interrompit tout à fait sa production romanesque, non point parce qu'il se détournait du genre, mais parce qu'il le trouvait trop grand pour lui. « A cette époque, dira-t-il plus tard, j'étais possédé de l'envie d'écrire des romans. Mais je m'aperçus que je m'entêtais dans une forme beaucoup trop vaste pour mon talent. En conséquence, je me retirai dans la coquille du récit court et du feuilleton. » On a là résumée toute la démarche intérieure de Walser. C'est parce que tout dans le monde est placé sous le signe de la compétition et de la domination qu'il le rejette et ne peut y vivre, mais il le rejette sans volonté consciente de le rejeter.

Un esprit sagace et bon connaisseur des lettres suisses alémaniques, l'éditeur Dimitrijevic, parle à propos de Walser d'idiotie confinant au sublime ; sorte de goître helvétique provenant d'un excès de finesse. Il est vrai que par suisse, M. Dimitrijevic entend surtout le suisse allemand, le cartésianisme français ayant flétri de sa bise délétère cette fine fleur des Alpes. Il y eut pourtant Edmond-

Henri Crisinel et Gustave Roud. Chez ces deux poètes romands, la divine idiotie n'a su les préserver du drame et de l'abîme. Leur monde ne respire pas la divine confiance en Dieu du pasteur Bitzius de l'Emmental,<sup>1</sup> ni cette bonté des choses, même ressentie dans la douleur, qui émane du monde, non pas carcéral, mais comme miniaturisé de Robert Walser. Crisinel fut un Nerval protestant et Gustave Roud traduisit les romantiques allemands, ce qui eut pour effet d'assombrir ses crépuscules.

## Morceaux d'histoire

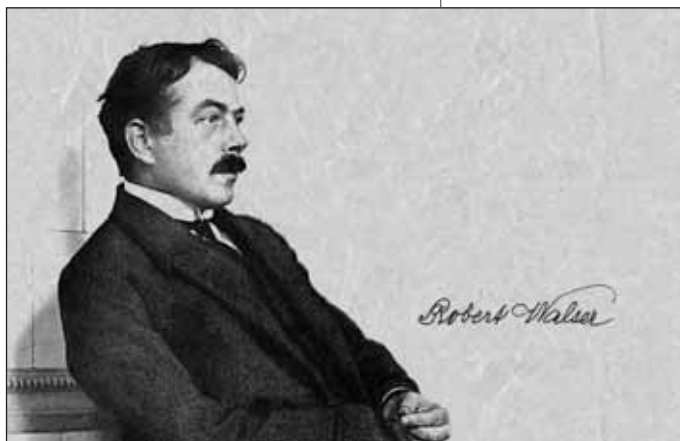
De rares écrivains ont eu ce beau destin de demeurer à demi obscurs et d'éviter sur leur œuvre la brutale lumière qu'y jetterait une admiration universelle, officiellement reconnue et consacrée par les manuels. Rien n'atténue ou ne dénature leur rayonnement propre qui garde une intensité douce et pure et une totale innocence. Leurs voix peuvent se faire entendre sans que s'y mêlent indiscrètement les louanges des faiseurs de réputations ou les notes, exégèses, commentaires, classifications et mises au point des spécialistes en « nécrophagie ».

« Je sais que je suis une sorte de romancier artisanal. Très certainement pas un auteur de nouvelles. Quand je suis bien luné, c'est-à-dire de bonne humeur, je taille, couds, forge, rabote, tapote, martèle, cloue et assemble des phrases dont on comprend tout de suite le contenu. On peut, si on en a envie, m'appeler un tourneur-écrivain. En écrivant, je tapisse. Que quelques gens aimables pensent pouvoir me tenir pour un poète, je le tolère par esprit de conciliation et par

politesse. A mon sens, mes proses ne sont rien d'autre que les morceaux d'une longue histoire réaliste, sans action. Pour moi les esquisses que je produis çà et là sont les chapitres plus ou moins volumineux d'un roman. Ce roman, que je ne cesse d'écrire, qui reste toujours le même, et qui devrait pouvoir être appelé un livre du moi abondamment découpé ou déchiré. » Ainsi parle Robert Walser, fourmi au milieu des cigales, passif et contemplatif au milieu des actifs et des agités, brebis au milieu des loups.

Son monde, sinon sa philosophie, n'est pas sans une évidente ressemblance avec celui d'un Kafka, mais d'un Kafka qui se sentirait bien dans sa peau. Je ne dis pas d'un Kafka chrétien, car ce rôle est déjà occupé par Kierkegaard, ni d'un chrétien tout court, car si Walser l'est, c'est sans le savoir, mais d'un Kafka qui ne se sentirait pas à tout instant coupable sans savoir au juste de quel crime on l'accuse, d'un Kafka qui n'aurait pas sans cesse le couteau d'Abraham sur sa nuque et qui rendrait presque grâce aux puissances d'en haut de l'avoir fait naître dans le monde d'en bas ; d'un Kafka né helvète et protestant, qui ne trouverait pas comme Kierkegaard que tout est pourri dans le royaume terrestre

Robert Walser



1 • Voir Gérard Joulé, « L'Homère de l'Emmental », in *choisir* n° 556, avril 2006, pp. 35-37. (n.d.l.r.)

qu'il habite, si ce n'est dans sa tête quelque incapacité à vivre comme tout le monde, à arriver, à réussir, à se faire sa place au soleil.

Bref, une brebis qui aime sa condition de brebis, qui aime être guidée, grondée quand elle le mérite et qui, le moment venu, donnera sa toison au bon pasteur. Peut-on être plus brebis ou moins cachée que cela ? Encore imagine-t-on assez mal cette brebis dans le troupeau du pasteur Bitzius.

On pense à Joubert disant des hommes politiques que Dieu ou la Providence les a institués pour nous délivrer, nous autres les enfants, les poètes, les oisifs, les vagabonds, les rêveurs, du souci de ces choses ennuyeuses, fastidieuses et au fond odieuses. On pense à Holderlin disant qu'il avait eu la chance de passer les trente dernières années de sa vie à rêver dans un coin modeste. On pense à Kleist, partout déplacé et comme incompréhensible à lui-même, qui, pour échapper à son destin, en imagine un tragique où faute et échec sont miraculeusement inversés à la fin.

Robert Walser, lui, compose carrément un hymne à la gloire de l'échec pur et simple, de l'échec recherché pour lui-même. Il y a tout de même un grain de perversité même chez le plus innocent, surtout quand il se met à écrire. Car après tout, Walser aurait très bien pu ne pas écrire du tout ou détruire ce qu'il écrivait au fur et à mesure - gaïement, presque sans espoir de compensation et encore moins de récompense.

## Service et anonymat

Si les héros kleistiens traversent la vie comme des somnambules hantés par leur rêve, ceux de Walser passent d'un pas ferme et alerte - le pas du marcheur, les yeux bien ouverts, en vrai vagabond

dont toute l'ambition dans la vie est de passer sans attendre d'autre grâce que celle qu'il met à n'être rien. Aussi son œuvre romanesque possède-t-elle une sorte de fraîcheur sans âge, de jeunesse étrange qu'ont les contes. Du conte, Walser nous montre l'envers : la vie du prince dans les cuisines.

Ainsi dans *l'Institut Benjamenta* voit-on Walser créer un personnage qui n'est autre que son double : un certain Jacob von Gunten, rejeton épuisé d'une vieille famille, qui met toute sa fierté à n'être plus que le dernier des valets. Descendant d'une vieille famille déchue, il rappelle le prince des contes qui doit quitter le palais du roi son père, pour courir le monde et conquérir sa liberté.

Perdu dans la forêt de la grande ville (Berlin), Jacob trouve asile dans un internat tenu par le Dr Benjamenta et par sa sœur, Mlle Lise, qui ne sont rien d'autre que l'ogre et la fée des contes. Dans cet institut réglementé comme une caserne prussienne, il apprendra à servir, c'est-à-dire à s'effacer et à mourir à soi. Et c'est dans sa défaite sur le monde, dans sa défaite par rapport au monde et aux yeux du monde, que sera sa victoire pour lui-même et sur lui-même.

D'en haut, on ne voit pas grand-chose, on survole, alors que d'en bas on voit beaucoup plus. C'est pourquoi la situation de valet est préférable à celle de maître qui a sur lui la charge du gouvernement et le souci du bon ordre. Le valet, lui, peut rester enfant et se contenter d'obéir. A ses moments perdus, qui sont rares car son travail est absorbant, il note ce qu'il a observé et devient un écrivain clandestin. Comment ne pas penser à l'Evangile qui nous raconte l'histoire d'un Dieu qui se fait homme, autrement dit d'un maître qui se fait serviteur et même esclave ?

Tout aussi évangélique est le rejet du monde par Robert Walser. Il avait une sainte terreur d'être connu, reconnu, célébré, encensé, d'entendre se déverser sur sa pauvre figure des tombereaux de mots creux, de phrases convenues, de superlatifs idiots. Et surtout, il ne voulait pas être connu du monde et jugé par lui. Le monde, qui de toutes les réalités existant sous le ciel est celle qui a le moins d'existence, celle qui est engendrée par la part la plus ignoble de notre âme, voilà ce que ne voulait pas connaître Robert Walser, voilà ce dont il tenait à se garder. C'est pourquoi, après s'être dissimulé dans ses livres sous la figure du valet, a-t-il été se dissimuler dans un hospice pour déficients mentaux sous la figure d'un pensionnaire anonyme.

## Désordre et contemplation

Faut-il maintenant que le monde le connaisse et le reconnaisse, le lise et l'encense ? Que des universitaires écrivent sur son œuvre ? Ne pouvait-il rester caché, inconnu, celui qui écrivait : « Je ne suis vraiment homme que dans la rue, dans la forêt, dans les champs, au café ou dans ma chambre. Dans n'importe quel salon je me comporterais comme un gros lourdaud. Je ne me sens heureux qu'à la vue des pauvres gens et des maisons misérables... Il faut que je sente autour de moi une certaine dose de laisser-aller, de relâchement et de déchirement intérieur ; respirer sinon m'est un supplice. Pourquoi me faudrait-il être ce que je ne suis pas et ne pas être ce que je suis ? Si tout ici-bas respire la nouveauté, l'ordre et le progrès, je ne veux plus vivre, je me suicide alors. J'aime les étoiles et la lune est ma secrète amie. Au-dessus de moi,

il y a le ciel. Tant que je vivrai, je ne désapprendrai jamais à lever les yeux pour les contempler. »

« La nature n'a pas à s'efforcer d'être importante. Elle l'est... Quel bienfait quand les gens font reposer leurs lourdes maisons pataudes dans leur giron et laissent tout le soin à la nature... La sécurité imméritée où vit notre génération depuis le début du siècle a engendré chez les écrivains une attitude de maître d'école qui a sur moi un effet repoussant. Tous les démons sont estourbis. Gottfried Keller à cet égard était tout différent. Je suis convaincu qu'en lui vivait aussi une canaille... » Ou encore : « Voyez-vous, je suis moi aussi une sorte d'appointé et je veux le rester. Je veux vivre avec le peuple et disparaître avec lui. C'est ce qui me convient le mieux. » « Oui, c'est ainsi qu'ils sont les rédacteurs. Tel un boa constrictor conscient de son pouvoir, ils s'enroulent autour du corps des auteurs, les serrent, les écrasent quand ils veulent, comme ils veulent... Curieusement cette aptitude de la bière et du crépuscule a emporté toute peine... Pour devenir un homme, il faut souffrir, être méconnu, lutter. L'Etat ne doit pas devenir l'accoucheur des poètes... Les vrais maîtres n'ont pas besoin de jouer les maîtres. Ils le sont, un point c'est tout. »

De telles phrases ne font-elles pas de Walser, le frère caché de Vassily Rozanov, autre brebis singulière dans sa vocation et son obstination de brebis à rester brebis du troupeau slavophile ?

G. J.

### Robert Walser

- *Cendrillon*, Zoé, Carouge 2006, 58 p.
- *Vie de poète*, Zoé, Carouge 2006, 166 p.
- *Histoire d'images*, Zoé, Carouge 2006, 92 p.
- *Retour dans la neige, proses brèves*, Seuil, Paris 2006, 142 p.
- *Le territoire du crayon, proses des micro-grammes*, Zoé, Carouge 2006, 395 p.